Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac Général HGGSP + HLP, veuillez visiter :
bac-hggsp-hlp.fr/annales-sujets-et-corriges

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL • CORRIGÉ DÉTAILLÉ

Humanités, littérature et philosophie

Session 2025 • Asie • Jour 2

Code sujet **25-HLPJ2JA1** 4 heures

Proposition de corrigé pédagogique • FormaV

Se repérer dans le corrigé

Première partie — Interprétation philosophique d’un texte de Herbert Spencer sur l’éducation
1 réponses • sujet p. 2–2

Deuxième partie — Essai littéraire sur la littérature, les arts et l’apprentissage
1 réponses • sujet p. 2–2

Les numéros, parties et pages renvoient au sujet original. Chaque réponse rappelle la consigne, explique la démarche et donne le résultat.

Première partie

10 points

Interprétation philosophique d’un texte de Herbert Spencer sur l’éducation

Première partie : interprétation philosophique

Question Question

Sujet p. 2

> Quelle idée de l’éducation ce texte interroge-t-il ?

Démarche. Il faut dégager la conception de l’éducation que Spencer critique, puis reconstruire celle qu’il lui oppose. Le texte progresse en trois temps : il part des capacités spontanées de l’enfant (lignes 1 à 5), décrit les effets d’un enseignement inadapté et contraignant (lignes 5 à 14), puis dénonce le raisonnement circulaire par lequel cette méthode prétend se justifier (lignes 14 à 17). Il ne s’agit donc pas de conclure que l’enfant n’a besoin d’aucune éducation, mais de préciser le rôle que celle-ci devrait jouer.

Analyse du texte. Dès les premières lignes, Spencer invite à observer l’enfant comme un être déjà actif : il « observe, interroge, conclut » (l. 1-2). L’accumulation de ces verbes met en valeur une activité intellectuelle spontanée. L’enfant peut comprendre ce qui est à la portée de ses facultés présentes et, si l’on applique systématiquement cette activité à des études adaptées à ses capacités, il pourrait en venir à bout « sans aucun secours » (l. 3-5). Cette formule souligne moins l’inutilité de tout accompagnement que la possibilité, négligée par les adultes, d’apprendre en cherchant et en comprenant par soi-même.

Spencer inverse ensuite l’explication habituelle du besoin d’instruction : « Le besoin qu’a l’enfant qu’on lui dise tout vient de notre stupidité, non de la sienne » (l. 5-6). Il accuse les éducateurs de détourner l’enfant des faits qui l’intéressent et qu’il assimile activement, pour lui présenter des connaissances trop complexes, qui l’ennuient (l. 6-9). Faute d’éveiller une compréhension volontaire, ils recourent aux « menaces et […] châtiments » (l. 9-10). La critique porte donc sur un enseignement imposé, déconnecté des capacités et de l’intérêt de l’élève.

Le texte décrit ensuite une chaîne de conséquences : l’enfant est privé des connaissances auxquelles il aspire et reçoit à la place des connaissances qu’il ne peut « digérer » (l. 10-12). La métaphore de la digestion présente l’apprentissage comme une appropriation qui doit pouvoir se faire progressivement. L’enseignement forcé provoque alors un « état morbide » des facultés et le dégoût de l’étude (l. 11-12). À terme, l’enfant ne comprend plus sans explications et devient un « récipient passif » des idées des adultes (l. 13-15) : l’éducation a ainsi étouffé l’activité qu’elle aurait dû développer.

Enfin, Spencer met au jour un cercle vicieux. Les adultes interprètent la passivité qu’ils ont produite comme la preuve que l’enfant ne peut apprendre que par transmission ; ils poursuivent donc la même méthode, qui entretient cette passivité (l. 14-17). La dernière phrase révèle le caractère autojustificateur de cette conception : la méthode fabrique le défaut qu’elle invoque ensuite pour se maintenir.

Résultat. Le texte interroge ainsi l’idée selon laquelle éduquer consisterait principalement à transmettre des connaissances toutes faites à un élève supposé passif. Spencer défend au contraire une éducation qui s’appuie sur l’activité propre de l’enfant, son intérêt et ses capacités présentes, et qui lui propose des apprentissages accessibles. Sa critique vise la contrainte et l’inadaptation de la méthode, non toute transmission ni tout accompagnement : l’enjeu est de permettre à l’enfant de comprendre et de s’approprier les connaissances plutôt que de les recevoir passivement.

RÉPONSE À RETENIR

Spencer critique une conception de l'éducation comme transmission forcée de connaissances à un élève passif. Il montre que cette méthode détourne l'enfant de son activité intellectuelle spontanée, lui impose des savoirs inadaptés à ses capacités et suscite ennui, dégoût de l'étude et dépendance aux explications. Elle produit ainsi la passivité qu'elle prétend constater, puis s'en sert pour justifier la poursuite de la transmission. Le texte défend donc une éducation qui prend appui sur l'intérêt, l'activité et les capacités de l'enfant, afin qu'il puisse comprendre et s'approprier ce qu'il apprend.

Deuxième partie

10 points

Essai littéraire sur la littérature, les arts et l’apprentissage

Deuxième partie : essai littéraire

Question Question

Sujet p. 2

> La littérature et les arts doivent-ils nous apprendre quelque chose ?

Démarche. Il faut préciser le sens de « devoir » et celui d’« apprendre » : les œuvres ont-elles l’obligation de transmettre une leçon ou peuvent-elles nous instruire sans le vouloir explicitement ? On peut d’abord montrer qu’elles transmettent des savoirs et éclairent l’expérience humaine, puis expliquer qu’en faire de simples instruments d’instruction réduirait leur portée artistique. Enfin, on peut dépasser cette opposition en montrant que les œuvres nous apprennent souvent indirectement, par l’émotion, l’imagination et l’exercice du jugement.

RÉPONSE À RETENIR

On attend souvent de la littérature et des arts qu'ils nous instruisent. Un roman peut faire découvrir une époque, une pièce de théâtre mettre en scène un conflit moral, un tableau rendre sensible une réalité que l'on ignorait. Pourtant, une œuvre n'est pas un manuel : elle peut chercher à émouvoir, à étonner ou à procurer un plaisir esthétique, sans formuler de leçon explicite. La littérature et les arts doivent-ils donc nous apprendre quelque chose ? Tout dépend de ce que signifie apprendre : s'agit-il nécessairement de transmettre un savoir ou une morale clairement formulés, ou une œuvre peut-elle nous instruire autrement, par l'expérience qu'elle nous fait vivre et le regard qu'elle transforme ?

Les œuvres peuvent d'abord avoir une véritable fonction d'enseignement. Certaines transmettent directement un savoir ou une règle de conduite. Les *Fables* de La Fontaine, par exemple, mettent en scène des animaux et des situations qui conduisent souvent à une morale : le lecteur peut y reconnaître les effets de la vanité, de la ruse ou des rapports de force. Mais l'apprentissage ne se limite pas aux leçons formulées. Un roman peut nous faire comprendre concrètement des conditions de vie et des rapports sociaux. Dans *Germinal*, Zola représente le monde des mineurs et les conflits sociaux liés à leurs conditions de travail. Le lecteur n'y reçoit pas seulement des informations : il est confronté à des personnages, à leurs choix et à leurs épreuves. L'œuvre rend ainsi perceptible une réalité sociale en la faisant vivre à l'imagination.

Les arts visuels peuvent eux aussi instruire en donnant à voir. *Guernica* de Picasso, œuvre liée au bombardement de la ville pendant la guerre d'Espagne, représente les ravages de la guerre et peut conduire à réfléchir à la violence infligée aux populations civiles. Le tableau ne développe pas une démonstration comme le ferait un texte argumentatif ; sa composition et ses figures produisent une expérience sensible qui oriente notre attention. Ainsi, littérature et arts peuvent enrichir nos connaissances, mais aussi notre compréhension des autres. Ils nous invitent à considérer des existences éloignées de la nôtre et à éprouver la complexité de situations que des principes abstraits ne suffisent pas toujours à faire saisir.

Cependant, il serait réducteur d'exiger de toute œuvre qu'elle délivre un enseignement identifiable. Si le but principal d'un roman ou d'un tableau était de transmettre une morale, l'œuvre risquerait de devenir le simple support d'un discours qui pourrait être exposé plus directement ailleurs. Or une œuvre d'art vaut aussi par sa forme : le choix des mots, le rythme, la composition, les couleurs ou les sons ne sont pas de simples ornements ajoutés à un message. Ils constituent une part essentielle de ce que l'œuvre fait éprouver et penser. De plus, les œuvres ne proposent pas toujours une interprétation unique. Une tragédie peut exposer des exigences contradictoires sans désigner une réponse qui réglerait définitivement le conflit. Le spectateur est alors conduit à juger par lui-même, plutôt qu'à recevoir une solution toute faite.

La littérature et les arts peuvent même nous apprendre précisément parce qu'ils ne se présentent pas comme des cours. En suivant un personnage, le lecteur fait l'expérience, par l'imagination, de choix et de conséquences qu'il n'a pas lui-même vécus. Devant une œuvre, il apprend aussi à observer : une forme, un détail ou un point de vue peuvent lui révéler ce qu'il ne remarquait pas auparavant. Cet apprentissage n'est ni toujours immédiat ni identique pour tous. Il dépend de la rencontre entre l'œuvre et celui qui la reçoit, qui interprète, compare et parfois conteste ce qu'il découvre. L'absence d'une morale explicitement énoncée n'est donc pas l'absence de tout effet formateur.

Il faut ainsi distinguer le devoir d'enseigner une leçon précise du pouvoir d'apprendre que possèdent les œuvres. La littérature et les arts n'ont pas à transmettre systématiquement un savoir ou une morale, car leur liberté, leur forme et leur capacité à laisser ouvertes plusieurs interprétations sont essentielles. Mais ils peuvent nous instruire autrement : en nous faisant découvrir des réalités, en développant notre

> sensibilité et en nous obligeant à exercer notre jugement. Ils ne doivent donc pas nous apprendre quelque chose comme le ferait une leçon imposée ; ils peuvent, et souvent savent, nous apprendre à voir, à ressentir et à penser par nous-mêmes.

Sujet : https://www.sujetdebac.fr/annales-pdf/2025/spe-humanites-litterature-philo-2025-asie-2-sujet-officiel.pdf
© FormaV EI • Proposition de correction, distincte d'un corrigé officiel.

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.